CHAPITRE 4 : LA GOUVERNANTE D'ALBÂTRE

Aelenor se levait presque toujours à l'aube. Elle aimait la transparence du ciel, la fraîcheur humide de l'air, et la brillance de l'albâtre dans le jour naissant. Elle aimait se promener par les rues vides, en entendant son pas furtif marteler les pavés, dans un monde neuf. Elle avait alors l'impression de retrouver la Haute-Ville de son enfance - son silence, son calme, ses statues silencieuses qui déversaient leurs beautés dans des jardins déserts. C'était aussi l'un des seuls moments de la journée où elle pouvait être seule, et ne parler à personne - la solitude était le luxe dont elle avait été brutalement et définitivement privée douze ans plus tôt. Si la gouvernance d'Albâtre lui laissait un répit, ce temps compté allait à sa famille; il n'y avait plus de temps pour elle, et le soir, elle sombrait si vite et si rudement dans le sommeil qu'elle ne pouvait plus fermer les yeux pour rêver, ou réfléchir dans l'intimité de ses paupières closes.

Ces heures de l'aube lui appartenaient, et passaient trop vite, s'emplissant de lumière, de bruit et de gens à mesure que le soleil montait dans le ciel. Elle eût aimé retenir indéfiniment la sensation d'être seule, et libre, et légère, dans cette pénombre évanescence. Cette évasion hors de sa vie lui apportait tous les matins l'énergie nécessaire pour franchir sa journée.

Elle avait profité du matin pour accomplir ses tâches universelles - aujourd'hui, le nettoyage d'un bassin ornemental - dans une relative solitude. Le chiffon rêche qu'elle frottait inlassablement sur la mosaïque ancienne lui faisait un peu mal aux mains, mais elle s'acquitta de sa tâche du mieux qu'elle put, laissant son esprit errer parmi les sensations diverses de fraîcheur, de lumière, et de douleur. Lorsque le bassin fut brillant et ses couleurs ravivées, elle actionna le levier qui permettait de le remplir à nouveau, et eut un peu de mal à soulever le baquet où les carpes argentines avaient trouvé un refuge temporaire. Elle le renversa, avec quelque difficulté, dans le bassin, et passa quelques minutes à contempler leurs mouvements joyeux, en attendant que l'eau arrivât au niveau désiré. Leurs écailles avaient toujours attrapé la lumière avec une grâce spéciale, et provoquaient des iridescences dans l'eau.

Enfin, elle se leva, s'étira, et regarda autour d'elle. Le soleil était déjà assez haut et les citoyens commençaient à affluer; plusieurs d'entre eux la guettaient et lui firent un salut amical,

auquel elle répondit. On était habitué à la voir achever ses tâches à l'heure où d'autres les commençaient - et c'était comme si elle veillait, sans cesse, sur la Cité, les précédant pour ouvrir le chemin de la journée. Elle décida de passer aux thermes pour se purger de la sueur et de la fatigue de son effort, mais n'y resta pas longtemps. Elle passa ensuite au Palais de l'Abondance, où des cuisines gigantesques s'affairaient jour et nuit à produire toutes sortes de mets que les citoyens venaient prendre lorsqu'ils avaient faim. Elle choisit un pain au miel, un lait de rose et même un pâté de viande, qui était supposé lui donner plus de force, et les emporta. Elle devait se rendre d'abord au Forum, où elle écouterait les doléances et les propositions des citoyens, et où elle répondrait à leurs questions. Puis elle se retirerait un moment au Palais de la Gouvernance, où elle travaillerait sur certains dossiers, en compagnie de ses collaborateurs. Enfin, elle prodiguerait l'enseignement de l'Esprit et du Verbe, ferait le tour de la Cité pour en superviser les chantiers, donnerait ses ordres particuliers concernant l'organisation du travail et la planification des tâches.

Elle aperçut les jumeaux, de loin, qui se rendaient à l'Ecole. Depuis le départ de Keller et de Daïla, les cours particuliers qu'elle donnait à Artus avaient été suspendus, et cette rencontre quotidienne avec son fils lui manquait. Artus avait toujours été sa faiblesse et sa fierté; et, chaque jour, devant ses progrès, elle s'émerveillait. C'était un élève qui forçait le professeur à progresser lui-même, et Aelenor avait fait beaucoup de découvertes sur l'Esprit en essayant d'instruire son fils. Keller aussi lui manquait - parfois, elle avait le sentiment qu'elle l'avait presque perdu de vue, tant leurs activités différaient, tant le temps qu'ils se consacraient l'un à l'autre était réduit. Que faisait-il dans les Cités Portuaires ? A quoi passait-il ses journées lorsqu'il était en Albâtre ? Il lui parlait peu de ses recherches, et elle n'aurait su dire exactement en quoi elles consistaient. Lorsqu'ils se retrouvaient, c'était toujours dans l'urgence de s'étreindre, de voler un moment de complicité, d'apesanteur. Mais ils devenaient de plus en plus opaques l'un à l'autre. Elle en avait conscience, même si elle ne pouvait rien pour l'empêcher. Ils ne partageaient plus leurs principaux sujets de préoccupation.

Nox marchait très légèrement devant son frère. Il avait toujours cette démarche un peu lente, un peu affectée, qui manquait de naturel. Sa ressemblance avec Artus était étrange - Aelenor ne

pouvait s'empêcher de penser à Artus comme à l'original, et à Nox comme à la copie. Elle n'avait jamais accepté cette gémellité dans son coeur. Nox était pourtant aussi beau et aussi brillant que son frère; et le traumatisme de sa première enfance avait été dépassé avec une rapidité surprenante. Aelenor les traitait toujours avec équité, et n'adressait jamais à l'un un mot qu'elle n'adressait pas aussi à l'autre, tant qu'elle était devant eux. Elle n'avait plus jamais, non plus, exprimé sa préférence à Artus. Mais c'était Artus qui faisait tressaillir son coeur, qui battait dans ses veines, et qu'elle comprenait sans paroles. Etait-elle coupable de n'aimer ni Nox, ni Daïla, autant que ce fils qu'elle avait chéri si passionnément à sa naissance ? Cette question ne la tourmentait plus. Elle n'y pouvait rien, et rien ne servait de se mentir à soi-même.

Elle fut tirée de ses réflexions par son arrivée au Forum.

Ce dernier ne désemplissait pas de la journée, car les citoyens y échangeaient volontiers leurs idées ou leurs projets, au gré de la vie d'Albâtre, mais Aelenor ne les y retrouvait qu'une ou deux heures par jour. Les discussions en cours s'arrêtaient alors, et les questions que les citoyens avaient préparées lui étaient posées. Elle y répondait dans l'instant, lorsque la réponse lui paraissait claire, et différait sa réponse lorsqu'elle avait besoin de temps pour étudier un dossier. L'immédiateté de la réponse n'était jamais sa priorité, et elle préférait toujours rendre l'arbitrage le plus sage, plutôt que de rendre le plus rapide. Elle associait le plus possible les citoyens concernés à la décision finale, qui lui revenait cependant.

Lorsqu'elle entra, il se fit un mouvement dans les bancs du forum. Les citoyens présents, une vingtaine environ, étaient pour les uns attirés par un débat précis sur une question qui les intéressait, et pour les autres des fidèles du lieu, passionnés de débat public et de gestion de la Cité. Parmi eux, Aelenor salua avec une égale courtoisie Cardone, qui était maintenant un homme fait, Daphnaé, qui avait rallié la gouvernance dès les premiers jours du premier mandat, ainsi que de nombreux citoyens plus ou moins familiers. Les discussions s'interrompirent et il y eut un léger flottement.

- Continuez, je vous en prie, dit Aelenor, je peux parfaitement attendre que vous ayez terminé.
- Non, nous ne voulons pas abuser de votre temps, répartit aimablement Daphané.

Aelenor la considéra un moment, puis elle alla s'asseoir à la tribune, et se disposa à écouter. Les années avaient passé sur Daphnaé sans la faner, et elle irradiait toujours la même *présence*. Elle partageait son temps entre le théâtre et les questions de gouvernance et Aelenor eut été bien en peine de dire si elle lui était fidèle ou non. Elle n'avait rien oublié de ses engagements passés, de sa perfidie. Pourtant, elle était depuis douze ans une collaboratrice énergique et assidue, qui mettait de grandes qualités personnelles au service de la Cité. Au service de la Cité ? Ou bien d'elle-même ? Là était l'éternelle question impossible à trancher. Mais Aelenor considérait qu'il était de son devoir d'utiliser tous les talents, et les siens étaient considérables. Ce ne fut pas elle cependant qui prit la parole en premier, mais un doux vieillard, maquillé comme au temps de la Haute-Ville, qu'Aelenor ne connaissait pas. Il était accompagné de trois ou quatre citoyens, probablement membres de sa famille.

- Mon nom est Gilde, et je viens vous demander de reconsidérer votre position sur l'héritage, annonça-t-il d'une voix ferme.

Aelenor soupira intérieurement, et songea qu'elle allait le laisser parler et développer son Verbe en pure perte, par respect des convenances. De nombreux natifs de Haute-Ville étaient venus lui faire la même requête, et avaient reçu d'elle la réponse qu'elle s'appêtait à lui faire.

- Je vous écoute, Gilde, dit-elle avec bienveillance.

La pierre frontale du vieil homme répandit une belle lumière orangée.

- Alors que mon corps se cabre devant la mort comme une monture rétive devant l'obstacle, et implante profondément en moi les attachements de ma vie, je ne puis considérer sans révolte l'idée de partir les poings serrés, les doigts crispés sur des trésors que je ne puis transmettre. La vie m'a été donnée comme le maillon d'une chaîne indestructible, qui attache le futur au passé, les enfants aux ancêtres, et la pensée de cette chaîne brisée soulève en moi l'horreur profonde qui m'étreint à la vue d'un arbre arraché à ses racines, ou d'un oiseau-légende à qui l'on aurait brisé les ailes. Le cycle supérieur de la vie et de la nature, auquel j'adhère par toutes les fibres de mon cœur, ne saurait admettre de tels arrachements.

Lorsque je pose mes yeux fatigués sur le vitrail de ma chambre, ou que je foule de mes pieds usés la mosaïque gracieuse de mon atrium, en même temps que l'effleurement de la mort qui va me

priver de toutes ces joies, je sens l'aile noire du regret. Quelle consolation serait-ce pour ce vieux cœur, battant irrégulier dans ma poitrine débile, que de songer que mon fils posera ses yeux sur le même vitrail, et en admirera le même motif, que les pieds de ma fille se délasseront à l'eau de la même fontaine, que leurs repas se prendront l'été à l'ombre du même figuier !

Puisque dans son équité Albâtre fournira à chacun le logement qu'il mérite, pourquoi ne pas leur laisser la jouissance de celui-là, où leurs larmes seront rafraîchies par mon ombre, où ils pourront communier avec moi à travers les objets et les lieux où s'est déposée ma vie, comme un limon fertile, depuis presque un siècle ? Cette douce consolation saurait-elle être considérée comme une spoliation des autres ? Qui serait la victime si mes enfants conservaient pour illuminer leur deuil les quatre murs de ma modeste existence ? Je vous conjure de renoncer à appeler crime ce qui ne fait aucune victime, et à poser les yeux, en même temps que sur la Cité, sur chacun des individus qui la composent, et dont les sentiments les plus purs, ceux qui s'élèvent encore à l'heure dernière, méritent de devenir sacrés.

Aelenor avait acquis une maîtrise du Verbe suffisante pour ajuster sa résistance : sans se laisser convaincre, elle se laissait toutefois volontairement imprégner par les images de ses interlocuteurs, et partageait leurs émotions avec plus d'empathie qu'il n'était nécessaire. Elle ne voulait pas utiliser son talent spirituel pour se couper des cœurs souffrants d'Albatre. Derrière chaque doléance, elle voulait sentir la souffrance individuelle, afin de la prendre en compte, au mieux, même lorsqu'elle ne pouvait ou ne voulait pas la soulager immédiatement.

- Noble Gilde, dit-elle, votre plaidoirie m'a émue, et je salue votre Verbe. Mais laissez-moi vous expliquer pourquoi je ne reviendrai pas sur une position maintes fois exprimée.

Elle passa insensiblement à sa voix de Verbe et le vieillard, l'air déçu, s'apprêta à l'écouter.

- *Chacun de nous en cette Cité est une brindille, issue d'une branche, qui prend naissance dans une branche plus grosse et pour finir dans un arbre. Il ne s'agit nullement d'arracher l'arbre à ses racines, mais de faire prévaloir la santé du tronc sur celle de ses faibles rameaux. L'arbre va-t-il disparaître quand la feuille d'automne se détachera ? Va-t-il se dessécher si l'une de ses branches éclate sous le givre ? La Cité est le corps glorieux où circule toute sève, elle est notre héritage et notre legs, la source de nos souvenirs et de notre consolation. Ton fils ne foulera-t-il*

pas les rues d'Albâtre que tu as foulées ? Ta fille ne se délassera-t-elle pas dans ses jardins ? Ne feront-ils pas la fête au parfum des fleurs flottantes que tu as humées ? Ton fantôme amical ne sera-t-il pas l'ombre bienveillante de tous les figuiers d'Albâtre ? O vieillard, y a-t-il une magie particulière en ton palais pour qu'ils ne puissent te retrouver que là ?

Tu me conjures de ne pas appeler crime ce qui ne fait pas de victime. Et certes je ne t'appelle pas criminel, de désirer si fort donner à ton tour ce que tu as reçu. Mais doit-on disposer à son gré d'un butin de misère et de désolation ? Pour que tes ancêtres te lèguent ce palais, combien de Bas-Citoyens ont-ils croupi, avec leurs enfants ignorants, entre les murs pourrissants de leurs masures insalubres ? Ce que tu as reçu à ta naissance et par ta caste, ne t'appartient pas plus que le monde où tu respirez, et si tu dois le donner, et décriper tes doigts serrés, il faut ouvrir ta main plus largement, et abandonner à la Cité tout entière ces trésors dont tous doivent jouir sans partage. Sans partage, Gilde. Ces simples mots signifient tout, et balaient l'idée même d'un héritage aussi loin que le vent peut l'emporter. Nul ne doit rien recevoir de sa naissance, si ce n'est la Terre fertile, les saisons à l'admirable alternance, la course du soleil, l'air, l'eau, et la Cité. Ton corps et ton esprit seuls t'appartiennent; ils sont les seules richesses que tu cultives pour toi.

Aelenor se tut, un peu brusquement, et reprit de sa voix habituelle, en Langue Noble.

- Allez trouver les Spiritualistes, Gilde, et demandez-leur assistance en votre extrémité. « La mort heureuse n'est pas un songe », disait Ireyn. Vous devez trouver d'autres voies pour consoler votre départ...

Daphnaé, qui regardait la scène, songea que la compassion de sa voix atténuait la dureté de ses propos - c'était là le style particulier d'Aelenor, l'alchimie unique de son idéal et de son empathie, qui faisait d'elle un grand chef. Depuis douze ans, Daphnaé prenait auprès d'elle des leçons de politique, et Aelenor, comme en cet instant, parvenait toujours à la surprendre.

Le vieux Gilde s'inclina, fit un salut protocolaire rapide, et sortit, un peu désorienté, suivi de sa famille. Aelenor soupira et regarda les autres citoyens.

- Pourquoi n'avez-vous pas pris le temps de la réflexion ? demanda respectueusement Cardone.
- Parce que c'est un sujet auquel j'ai déjà longuement réfléchi, répondit doucement Aelenor. J'ai pitié de ce vieil homme qui a peur de mourir. Mais en tant que gouvernante d'Albâtre, je ne puis

aider les citoyens ni à aimer, ni à trouver du sens à leur vie, ni à mourir. Je ne suis pas là pour cela. Avez-vous d'autres requêtes ?

- Oui, dit Daphnaé, d'un tout autre genre. Marvane et Soleya ont déposé une requête en faveur des Spiritualistes. Les adeptes de cette philosophie, comme vous le savez, doivent se consacrer à leur oeuvre. Ils demandent si en conséquence le partage du travail pourrait se faire différemment pour eux.
- Que proposent-ils ?
- Rien de particulier, ils voudraient que l'on examine le problème.
- Ce sera fait, dit Aelenor. Pouvez-vous les trouver, Daphnaé, et les amener au palais pour une séance de travail ? J'aimerais aussi l'avis de Morgha.
- Tout de suite ?
- Non, ce n'est pas urgent. Aujourd'hui, demain, laissez la vieille femme décider du lieu et de l'heure. Autre chose ?
- Nous sommes nombreux à penser que nous devrions augmenter la production de textile cette année, dit Cardone, les vêtements s'usent.
- D'accord, dit Aelenor. Ce ne sera pas du luxe, ajouta-t-elle en examinant sa propre tunique blanche, qui commençait à se défraîchir. Je ne comprends pas, du temps de la Haute-Ville, les vêtements duraient un temps infini... Avons-nous changé de procédé de fabrication ?

Daphnaé éclata d'un rire sonore.

- Avant la Révolution, vous étiez une caste d'oisifs, vos vêtements finement brodés ne se frottaient pas à la terre, à l'eau savonneuse, à la sauce et à la graisse.

Aelenor sourit.

- A mon tour, dit-elle, de vous soumettre quelque chose, si vous en avez fini. Je constate que la gastronomie traditionnelle est en train de se perdre. Il n'est pas question bien sûr que le palais de l'Abondance, qui a déjà fort à faire, se voie ajouter de nouvelles contraintes. Nous n'avons plus le temps de consacrer plusieurs heures à la confection d'un repas pour deux ou trois personnes.

- Nous pourrions peut-être remettre la gastronomie à l'honneur lors de certaines fêtes ?proposa Cardone.
- Oui, c'est une bonne idée. Mais je pensais plutôt à donner à cette discipline le statut d'un art : ainsi, la gastronomie pourrait être enseignée, au même titre que la musique ou le dessin.
- Pourquoi pas ?dit Daphnaé, mais il faudra intégrer aussi quelques recettes de Ville-Basse.
- Cela va sans dire, dit Aelenor. A quoi pensez-vous, Daphnaé ? Aux pattes de chafouin confites ?
- Je disais ça pour le principe, dit-elle, la nourriture de la Ville-Basse ne manque pas à grand monde, à part peut-être à d'anciens enfants attachés aux recettes de leur mère...
- Vous exagérez, dit Aelenor. Les natifs de Haute-Ville ne savaient pas cuisiner la viande. Nous enseignerons donc une gastronomie œcuménique...

Comme chaque jour, la discussion devint ainsi de plus en plus informelle, et finit par tourner au bavardage, jusqu'à ce qu'Aelenor décidât d'y mettre un terme. Elle salua tous les citoyens présents, demandant leurs noms à chacun de ceux qu'elle ne connaissait pas, et s'en alla. Sur le trajet, elle pensa à la requête de Soleya et de Marvane. Fallait-il aménager les tâches collectives pour les Spiritualistes ? Cette philosophie s'était propagée depuis treize ans, et parfois Aelenor se demandait si elle n'était pas l'avenir d'Albâtre. Elle se plaisait à penser que la Cité-Monastère, si horriblement détruite, allait repousser quelque part, comme une plante rare dont le vent aurait fait essaimer les graines. Elle se souvenait de l'impression profonde que lui avait fait son séjour là-bas, lorsqu'elle n'était qu'une jeune fille en devenir. Elle se souvenait de Naïma, qui avait sauvé Keller. Elle se souvenait aussi avec beaucoup de respect d'Ireyn, de ses incroyables dons pour l'Esprit, de tout ce qu'elle leur avait appris et transmis dans le temps si bref de sa vie parmi eux. Elle se sentait une dette envers elle. Ne lui avait-elle pas promis d'élever sa fille selon les préceptes du Spiritualisme ? Aelenor n'avait rien fait de particulier pour Daïla, qui lui avait pourtant été confiée, nommément. Cette petite fille avait grandi comme une fille d'Albâtre. Et les préceptes spiritualistes, même s'ils avaient inspiré certaines orientations de la nouvelle Cité, n'étaient pas suivis à la lettre, sauf par ceux qui revendiquaient ouvertement cette philosophie. Des rassemblements, des séances de réflexion autour des Dits Essentiels, et même des démarches de prosélytisme, avaient lieu. Marvane et Soleya, les deux aînés des rescapés de la Cité-Monastère,

étaient très actifs dans cette mouvance, ainsi que les anciens disciples d'Ireyn. Mais il semblait parfois à Aelenor que leur spiritualisme était quelque peu galvaudé, se résumant à des lois figées, à des paroles dont ils avaient oublié le sens profond. Ils militaient pour un découpage de l'existence du citoyen en phases bien délimitées : le devenir, le jour, le bâtir, le donner. Mais ils demeuraient minoritaires, et, s'ils jouissaient d'un respect général, et si leur nombre augmentait régulièrement, cela restait dans des proportions très modestes.

Aelenor s'était de multiples fois posé la question de son positionnement, personnel et officiel. Et il lui semblait que pour démêler quel devait être le second, elle devait commencer par tirer au clair le premier. Arrivée au palais de la Gouvernance, elle se retira dans sa salle de méditation. C'était une petite pièce dont toutes les surfaces - sol, murs et plafonds - étaient décorés de motifs géométriques, sculptés en bas-relief, et peints de couleurs vives, si bien que lorsque l'on se trouvait au centre de la pièce nue, on avait l'impression de se trouver au milieu d'une sorte de mandala. C'était Aelenor qui avait dessiné les motifs de cette salle, selon les formes particulières de son propre esprit. A l'instar des anneaux de lien ou des boules d'hypnose, la pièce avait le pouvoir de déclencher en elle un état de conscience profonde, où les sensations s'atténuaient au profit des perceptions intérieures, laissant le monde réel au-dessous d'elle, lointain et comme vidé de sa substance.

Elle s'assit à terre, et laissa son regard suivre les lignes entrelacées, tout en lâchant prise sur le contrôle de l'Esprit. Elle ne sentit même pas sa pierre frontale s'allumer, mais sa lumière continue éclairait maintenant les lignes qu'elle suivait du regard, et augmentait leur pouvoir hypnotique. Lorsque le monde extérieur lui parut lointain et déréalisé, lorsque le vide se fit en elle et que son corps parut échapper à la pesanteur, elle descendit en elle-même, guidée par un simple mot qui l'orientait comme un point cardinal : le Spiritualisme.

Des images affluèrent à son Esprit. Des images d'horreur, composées de souvenirs et de fantasmes, de scènes vécues et de scènes racontées. La mort d'Ireyn se superposait au massacre des Spiritualistes, dans un même cercle de victimes. L'ombre maléfique de Sornar, dans sa hideuse forme corporelle ou dans sa forme éthérée, était là qui planait et qui tuait. L'image d'Artus étouffé par l'iguane, et son appel mental désespéré, surgirent aussi. De plus loin, le souvenir de

Joris enjoignant à son premier-né de la déchirer remonta encore. Les Spiritualistes étaient d'abord des victimes de Sornar, tout comme elle et son fils. Ils étaient alliés, unis dans cette lutte, mais les Spiritualistes avaient tous péri, tandis qu'elle et son fils avaient survécu.

Elle descendit un peu plus profondément en elle-même, et rencontra d'autres images. Celle d'Ireyn, tenant passionnément son bébé dans ses bras fragiles, celle de Naïma lui parlant à elle, Aelenor, comme à une enfant; celle de Naïma, encore, s'échappant dans la montagne avec une douzaine de petites têtes effarées. A travers ces femmes qui avaient marqué Aelenor, le Spiritualisme avait le visage d'une mère.

Encore un degré de concentration, et Aelenor fut au niveau souterrain à la conscience, dans cet espace de l'informulé et de l'inavouable où il fallait avoir le courage de s'affronter soi-même. Elle vit l'image d'Ireyn soupirant de plaisir sous le corps de Keller, elle vit la vieille Morgha, jusqu'alors si fidèle, accorder à cette étrangère une infinie loyauté, elle vit la petite Daïla repousser ses avances, tourner son visage boudeur et se lamenter sur l'absence de sa mère. Ireyn avait maintenant, non plus le visage du sacrifice, mais celui de l'amertume, et Aelenor désenfouissait en elle une haine enracinée si profondément qu'elle n'en pouvait extirper l'origine. La Cité-Monastère lui apparut enfin, modeste et paisible, en parallèle avec la Cité d'Albâtre, orgueilleuse et subtile, déchirée, vivante, et elle comprit en une fulgurance combien elle aimait Albâtre et combien la sage humilité de l'autre lui était étrangère.

Revenue à la conscience, elle se sentit un peu lasse, et, tandis que la pierre frontale s'éteignait progressivement, elle s'étira et resta un moment songeuse. Les Spiritualistes étaient des alliés dignes de respect, et leur sagesse avait ensemencé la Nouvelle Albâtre. Mais ils étaient les vestiges d'un passé tragiquement révolu, d'une mère morte en sacrifice, dont l'idolâtrie était stérile. Ils s'étaient agrégés à la Nouvelle Albâtre, comme la Haute-Ville, comme la Ville-Basse, et ne constituaient que l'une des facettes de sa merveilleuse complexité, l'un des composants de ce sang neuf, métissé, inédit, qui irriguait l'avenir. L'esprit de justice et d'égalité devait prévaloir sur leurs valeurs. Mais elle devait être vigilante, et ne jamais laisser s'exprimer par des voies officielles la haine qu'elle avait découverte en elle-même, et qui était injuste, irrationnelle et dangereuse. Ni la Cité, ni Daïla, ni Morgha, ni Keller, ne devaient pâtir de cette jalousie destructrice.

L'image de l'étreinte de Keller avec Ireyn s'imposa à nouveau à son esprit, et Aelenor comprit qu'elle l'avait enterrée pendant des années, s'interdisant d'y penser, et même d'éprouver à ce sujet quelque sentiment que ce fût. Mais cela avait été un mensonge, qui avait abouti à cet éloignement insensible de Keller. Pensive, elle se demanda pourquoi elle éprouvait cette jalousie si contraire à toute son éducation. N'avait-elle pas pratiqué l'amour libre dès son adolescence ? Elle y avait pourtant renoncé en aimant Keller, et ce renoncement lui apparaissait maintenant, tout au fond d'elle, comme un sacrifice inutile. Lui n'avait pas été à la hauteur. Il avait aimé une autre femme, et son amnésie n'y changeait rien. L'amour qu'il portait à sa propre fille lui était même désagréable - Aelenor concevait l'aberration honteuse de ce qu'elle éprouvait, et sa fierté n'eut jamais consenti à l'avouer à quiconque. Mais il ne servait à rien de se mentir à soi-même. Ce compte, suspendu pendant douze ans, entre Keller et elle, restait à régler. Satisfaite de savoir qu'il était loin d'Albâtre, et qu'elle avait le temps de démêler tout cela, elle sortit de la salle de méditation.

Une séance de travail particulièrement ardue l'attendait avec Jemira sur la question des sanctions. Elle soupira, se rafraîchit et but à la fontaine de la galerie supérieure, et, le visage parfaitement calme et maîtrisé, elle rejoignit ses collaborateurs dans le bureau. Ils la virent apparaître, comme chaque matin, avec ses cheveux impeccablement tressés, où des fils blancs commençaient à briller à la lumière, son teint encore frais malgré les rides d'expression qui marquaient ses yeux et ses lèvres quand elle souriait, sa minceur qui lui conservait une éternelle silhouette de jeune fille, et sa cicatrice dont la blancheur s'était accusée avec le hâle des travaux extérieurs. Elle leur paraissait à tous immuable et rassurante - elle pouvait le voir dans leurs yeux - et elle eut soin de cacher les évolutions incertaines qu'elle sentait enclenchées en elle.